

Le Monde Libertaire, été 2023, n°1852

« Un représentant de la littérature prolétarienne ? Je suis obligé de confirmer. »

INTERVIEW DE JEAN-PIERRE LEVARAY

Salut Jean Pierre. D'abord une question d'actualité : comment se passe la retraite ? Comment as-tu vécu ce mouvement social contre la réforme des retraites ?

Bah, la retraite se passe bien, ça fait déjà sept ans que j'ai quitté la boîte, je m'y suis habitué. On dit que les retraités ont un agenda rempli, c'est plutôt le cas. Bref, autrement, outre la FA, je suis toujours investi dans mon syndicat et, même, jusqu'il y a quelques mois, je m'occupais du journal CGT de l'usine, mais j'ai arrêté quand, avec les copains, on s'est aperçu qu'il n'y a plus que des retraités pour faire le journal. Concernant le mouvement social, même si je milite moins, je me sens toujours en faire partie. J'étais à toutes les manifs contre la réforme des retraites, même si je ne suis pas concerné au premier chef. Je me désespérais juste que les manifs soient éloignées les unes des autres et qu'en tant que retraité ce n'est pas facile d'influer.

Ce dernier livre, recueil de textes et nouvelles, apparaît comme une transition entre « l'usine », « toujours présente dans ta tête », mais dont tu ne « subis plus le travail dans ton corps », et d'autres lieux d'observation (lavomatique, rondpoint, centre commercial, etc.). Est-ce donc ton dernier livre sur l'usine ? N'es-tu donc « condamné maintenant à n'écrire que sur la disparition de tes collègues, ou à évoquer les fantômes de ta vie passée à l'usine » ?

Je me pose des questions car, comme je l'ai écrit, je ne subis plus l'usine, les horaires, les chefs et le reste. Comme dirait mon copain Hubert Truxler : « C'est compliqué de parler du travail quand on n'a plus les mains dans le cambouis et les pieds dans la merde. » Donc ça m'est difficile d'en parler, aujourd'hui. Et j'ai réalisé que mes derniers textes sur l'usine concernaient toujours des copains qui mouraient. Mon rôle n'est pas de faire un monument aux collègues morts. En plus, c'est pas marrant. Ça influe sur le moral. Je voulais écrire dernièrement, à propos d'un épisode vécu lors de mes premières années d'usine et puis, en réfléchissant je me suis rendu compte que tous les personnages étaient morts depuis... Je ne veux pas faire renaître des fantômes, même si certains étaient sympas et ont influé sur ma vie, même encore aujourd'hui. Oui, je voudrais déplacer le cadre. J'aime bien relater certains épisodes de ma vie ou de personnes que j'ai croisées, quand je trouve que ça peut m'intéresser ainsi que les éventuels lecteurs. Comme je passe une partie de mon existence actuelle à la campagne et près de la mer, j'ai trouvé quelques pistes possibles d'écritures, mais pour l'instant je ne trouve pas le biais qui ferait que ce que j'ai à écrire soit pertinent et intéressant.

Personnellement, j'ai pris beaucoup de plaisir à la lecture des deux « saisons » de Tue ton patron (Éd. Libertalia). Tu en proposes une nouvelle et courte version dans ce recueil. Serait-ce un « rappel » pour une lancée vers le polar « politicoprolétarien » ?

Ce remix de Tue ton Patron -1, c'est parce que je côtoyais, à l'époque, des théâtres et en discutant, nous parlions de changer de point de vue pour analyser l'action. Je me suis mis dans la peau de ce patron de multinationale. C'était une expérience intéressante et plaisante. Quand j'ai écrit TTP, je voulais, à l'origine, parler des cadres du quartier de La Défense, parce qu'à l'occasion de mes activités syndicales, je me rendais assez souvent au siège de La Défense, et, comme je suis quelqu'un qui écoute et observe... ça m'a donné envie de parler de

ces gens et quoi de mieux que la mort d'un patron pour le disséquer. Le TTP2, c'était la version collective pour se débarrasser d'un patron. Dans cette saison 2, j'ai mis en scène également, quelques façons rêvées de tuer son patron que m'avaient racontées des lecteurs de la saison 1. Ensuite, certains m'avaient dit qu'ils voudraient écrire une saison 3, 4... et je me disais que ça aurait été marrant que ça continue, façon Le Poulpe, tout en sachant qui mourait à la fin. Mais ça ne s'est pas fait. Je voulais juste ajouter que TTP n'a pas eu beaucoup d'échos dans la presse, même militante, parce que le titre choquait certain.e.s.

LITTÉRATURES ANARCHISTES

« UN REPRÉSENTANT DE LA LITTÉRATURE PROLÉTARIENNE ? JE SUIS OBLIGÉ DE CONFIRMER. »

INTERVIEW

Avec Jean Pierre D'Arnaud

Salut Jean Pierre. D'abord une question d'actualité : comment se passe la rentrée ? Comment se vit ce mouvement social contre le régime des retraites ?

Ce dernier hiver, nous avons tenté et nous avons écrit un livre sur la transition entre « l'usine » et « l'atelier », et d'autres livres d'observation (bienséance, rendement, centre commercial, etc.). Est-ce donc ton dernier livre sur l'usine ?

Wes-ty donc « condamné maintenant à écrire que sur la disparition de ses collègues, ou à déplorer les funérailles de la vie passée à l'usine » ?

Je me pose des questions car comme j'ai écrit, je ne suis plus l'usine, les horaires, les chers et le resto. Comme dirait mon copain Robert Truher : « C'est compliqué de parler de travail quand on n'a plus son métier dans le cahier des charges de la vie ». Donc ça me rend difficile d'en parler, aujourd'hui. Et j'ai l'impression que mes derniers livres sur

l'usine concernent toujours des objets qui mouraient. Mon rôle n'est pas de faire un monument aux collègues morts. En plus, c'est pas marrant, ça n'est pas sur le moral.

Personnellement, j'ai très beaucoup de plaisir à lire des livres « salons » de l'ère patron (Ed. Libertalia). Tu en proposes une nouvelle et courte version dans ce recueil. Serait-ce un « rapport » pour une lance vers le palier « prolétarien » ?

Ce texte de l'ère patron n'est pas ce que je croyais. Si l'époque des salons est un discours, nous parlons de changer de point de vue pour changer l'ordre. Je me suis mis dans le peau de ce patron de multinationale. C'était une expérience intéressante et plaisante.

Quand j'ai écrit TTP, je voulais, à l'origine, parler des cadres du quartier de La Défense, parce qu'à l'occasion de mes activités syndicales, je me rendais assez souvent au siège de La Défense, et, comme je suis quelqu'un qui écoute et observe, ça m'a donné envie de par-

ler de ces gens et quoi de mieux que la mort d'un patron pour le disséquer. Le TTP2, c'était la version collective pour se débarrasser d'un patron. Dans cette saison 2, j'ai mis en scène également, quelques façons rêvées de tuer son patron que m'avaient racontées des lecteurs de la saison 1. Ensuite, certains m'avaient dit qu'ils voudraient écrire une saison 3, 4... et je me disais que ça aurait été marrant que ça continue, façon Le Poulpe, tout en sachant qui mourait à la fin. Mais ça ne s'est pas fait. Je voulais juste ajouter que TTP n'a pas eu beaucoup d'échos dans la presse, même militante, parce que le titre choquait certain.e.s.

Ensuite, certains m'avaient dit qu'ils voudraient écrire une saison 3, 4... et je me disais que ça aurait été marrant que ça continue, façon Le Poulpe, tout en sachant qui mourait à la fin. Mais ça ne s'est pas fait. Je voulais juste ajouter que TTP n'a pas eu beaucoup d'échos dans la presse, même militante, parce que le titre choquait certain.e.s.

Te considères-tu comme un représentant de cette littérature prolétarienne, décrite par Michel Ragon, dans le sillon de Jean Pallu1 par exemple ?

Un représentant de la littérature prolétarienne ? Je suis obligé de confirmer. Pourtant, quand j'ai écrit Putain d'usine, je ne connaissais pas ce genre. C'est après, lors de déplacements et de contacts avec des lecteurs que je l'ai découvert. Des gens comme Philippe Geneste, Thierry Maricourt, Michel Ragon, m'ont aidé à comprendre et lire. À l'origine, je me disais plus être un « ouvrier qui écrit », mais par la force des choses, j'en fais partie.

Où en est la littérature prolétarienne aujourd'hui ? As-tu découvert de nouvelles pépites ces dernières années ?

Ces vingt dernières années, les éditeurs se sont bougés et ont édité pas mal de récits de gens qui travaillent. C'étaient plus des témoignages que de la littérature. Au fil des années j'ai découvert quelques bouquins intéressants. Dernièrement, il y a eu A la ligne de Joseph Pontus, on s'est croisé mais, étant relativement timides (si), on ne s'est pas vraiment parlé. Dommage. Il y a des gens qui n'ont pas eu de presse et qui se sont auto-édités qui valent le détour, comme Eric Louis, « cordite en colère » qui a écrit deux livres dont On a perdu Quentin 2. J'ai découvert aussi Clément Lechartier, un maraîcher qui tient chroniques et qui a édité La lune, les laitues et moi 3. Nicolas Rouillé, comme moi, tenait une chronique dans CQFD, il travaillait en Ehpad, ses chroniques sont rassemblées dans un livre T'as pas trouvé pire comme boulot ? (Lux Éd.). Côté revue, je ne connais qu'une belle revue qui s'appelle Fragments 4. Au niveau éditeur, je pourrais citer Quiero qui fait du beau travail 5.

Apparemment, tu as démarré avec un peu de retard, deux sujets importants... Le premier, c'est la condamnation de l'utilisation des engrais et autres produits chimiques dans l'agriculture... Alors que, dès les années 70, tu étais déjà actif sur les questions écologistes et militais, comme moi et beaucoup d'autres, version La gueule ouverte... Comment expliques-tu ce hiatus ? Quel a été l'élément déclencheur vers une remise en cause de l'agriculture chimique ?

En fait, j'ai une formation chimiste et, dans les années 60-70, la chimie, c'était comme l'informatique ou comme Internet et maintenant, les IA. C'était tendance. La chimie allait sauver le monde. En plus, les phosphates, la potasse, l'azote, ce sont des produits quasi-naturels que les plantes semblent aimer. J'étais contre le nucléaire, contre la voiture et son monde, mais concernant l'engrais je n'avais pas de problème. Je luttais contre le travail, la hiérarchie, les multinationales. Pour moi, les engrais fabriqués en petites quantités dans des ateliers autogérés, ça pouvait s'entendre. Petit à petit, on a eu des informations sur ces engrais qui tuaient le sol, qui le bétonnaient et entraînaient des inondations. Qui polluaient. C'est au moment des mouvements contre les OGM que j'ai vraiment compris le problème.

Te considères-tu comme un représentant de cette littérature prolétarienne, décrite par Michel Ragon, dans le sillon de Jean Pallu1 par exemple ?

Un représentant de la littérature prolétarienne ? Je suis obligé de confirmer. Pourtant, quand j'ai écrit Putain d'usine, je ne connaissais pas ce genre. C'est après, lors de déplacements et de contacts avec des lecteurs que je l'ai découvert. Des gens comme Philippe Geneste, Thierry Maricourt, Michel Ragon, m'ont aidé à comprendre et lire. À l'origine, je me disais plus être un « ouvrier qui écrit », mais par la force des choses, j'en fais partie.

Où en est la littérature prolétarienne aujourd'hui ? As-tu découvert de nouvelles pépites ces dernières années ?

Ces vingt dernières années, les éditeurs se sont bougés et ont édité pas mal de récits de gens qui travaillent. C'étaient plus des témoignages que de la littérature. Au

Geneste, Thierry Maricourt, Michel Rigon, m'ont aidé à comprendre et lire. A l'origine, je me disais plus des us « voir venir qui écrit », mais par la force des choses, j'en suis partie.

Où en est la littérature prolétarienne aujourd'hui ? A-t-elle découvert de nouvelles pépites ces dernières années ?

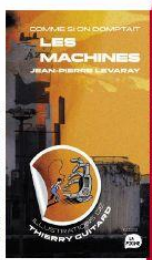
Ces vingt dernières années, les adhérents se sont bougés et ont écrit pas mal de mots de gens qui travaillent. C'étaient plus des témoignages que des littéraires. Au fil des années j'ai découvert quelques bouquins intéressants. Dernièrement, il y a eu à la ligne de Joseph Proust, un récit croisé mais écrit relativement brèves (ça), on ne s'est pas vraiment parlé. Dominique... Il y a des gens qui font pas de la prose et qui se sont auto-dédits qui valent le détour, comme Eric Lohier « corde en colaire » qui a écrit deux livres dont « On a parlé Guantánamo ». J'ai découvert aussi Clément Luchaire, un marxiste qui écrit chroniques et qui a écrit La une, les salaires et moi ? Nicolas Rouillé, comme moi, tenait une chronique dans CQFD, et travaillait en l'épave, ses chroniques sont étonnantes, dans un livre j'ai pas trouvé pareil comme bouquin (à l'usage) C'est nouveau, je ne connais qu'une belle revue qui s'appelle Fragments*. Au niveau début, je pourrais citer Guant qui fait du beau travail*.

Apparemment, tu as décliné avec un peu de retard, deux sujets importants... Le premier, c'est la condamnation des hélicoptères des engrais et autres produits chimiques dans l'agriculture... Avant que, dans les années 70, tu étais déjà actif sur les questions écologiques et militantes, comme moi et beaucoup d'autres, version L2 grosse ouverte... Comment explique-tu ce hiatus ? Quel a été finalement déclencheur vers une remise en cause de l'agriculture chimique ?

En fait, j'ai une formation chimiste et, dans les années 60-70, la chimie, c'était comme l'informatique, ou comme Internet et maintenant, les IA. C'était magique. La chimie avait sauvé le monde. En plus, les phosphates, la potasse, l'azote, ce sont des produits quasi-naturels que les plantes absorbent sans... J'étais contre le nucléaire, contre la voiture et son monde, mais concernant l'engrais je n'avais pas de problème. Je luttais contre le travail, la hiérarchie, les multinationales. Pour moi, les engrais fabriqué en petites quantités dans des usines autogérées, ça pouvait fonctionner. Petit à petit, on a eu des intrants sur ces engrais qui habillent le sol, qui le bétonnaient et entraînaient des monstres. Qui polluent. C'est au moment des mouvements contre les OGM que j'ai vraiment compris le problème.

Le second sujet tardif, c'est celui de la musique... Tu t'es bien rattrapé ensuite ? Ce sujet s'invite dans ce dernier livre, conçu comme un vinyle en Face A/Face B, et même avec un remix !

J'ai toujours écouté de la musique mais, dans ma jeunesse, je ne m'intéressais pas trop au rock. Je n'aimais pas les solos de guitares, les vestes à franges et les rockers qui s'essayaient à un genre d'opéra-rock. J'écoutais la chanson française à texte (Ferré, Moustaki, Béranger...). Le rock est venu plus tard, avec Lou Reed, Patti Smith et surtout le mouvement punk. Je me suis vraiment impliqué dans ce mouvement à l'occasion des grèves de mineurs en Angleterre et leur soutien par des groupes anarcho-punks. Comme je suis quelqu'un qui veut faire connaître les choses qui m'intéressent et que j'ai un esprit militant, j'ai créé avec des copains et des copines, un fanzine (On A Faim !), puis un label, des émissions de radio, des concerts... ça m'a occupé plus



ça m'a occupé plus de quinze ans et ça m'intéresse toujours. C'est pour ça que Comme si on domptait les machines est conçu comme un LP avec une face A et une face B, et même un remix... C'est un clin d'œil.

Une actualité concernant la musique ? J'ai entendu parler d'un CD...

Une actualité... C'est un peu tôt pour en parler, mais il y a des projets, avec un label, une compilation... On verra et je préfère qu'on en parle en temps et heure. On est dans une époque où on revisite le passé. C'est toujours le cas, mais là c'est mon passé et ça fait drôle. Autrement, oui, j'ai aussi des projets d'édition et de musique mais...

Propos recueillis Franck Planzanet

JEAN-PIERRE LEVARAY
Comme si on domptait les machines
 Editions La Pigne.

1. Ecrivain prolétarien, auteur de Port d'escale (1930) et L'usine (1931) entre autres.
 2. cordistesencolere@riseup.net
 3. labusedutot@gmail.com
 4. CCLOPS 79 rue du Docteur Roux 95130 Franconville la Garenne
 5. « les Billardes » 04300 Forcalquier

de quinze ans et ça m'intéresse toujours. C'est pour ça que Comme si on domptait les machines est conçu comme un LP avec une face A et une face B, et même un remix... C'est un clin d'œil.

Une actualité concernant la musique ?

J'ai entendu parler d'un CD... Une actualité... C'est un peu tôt pour en parler, mais il y a des projets, avec un label, une compilation... On verra et je préfère qu'on en parle en temps et heure. On est dans une époque où on revisite le passé. C'est toujours le cas, mais là c'est mon passé et ça fait drôle. Autrement, oui, j'ai aussi des projets d'édition et de musique mais...

Propos recueillis
 Franck Planzanet

JEAN-PIERRE LEVARAY
 Comme si on domptait les machines
 Éditions La Pigne.

1. Écrivain prolétarien, auteur de Port d'escale (1930) et L'usine (1931) entre autres.
2. cordistesencolere@riseup.net
3. labusedutot@gmail.com
4. CCLOPS 79 rue du Docteur Roux 95130 Franconville la Garenne
5. « les Billardes » 04300 Forcalquier